

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



DE HEUSCH Luc, 2010, *Pouvoir et religion. (Pour réconcilier l'Histoire et l'anthropologie)*. Paris, CNRS Éditions, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 214 p., bibliogr., index (Martin Murre)

Dans cet ouvrage, Luc de Heusch propose d'interroger à partir de l'étude de la royauté sacrée en Afrique les rapports entre l'anthropologie – et en particulier la méthode structurale – et la discipline baptisée Histoire. L'auteur, anthropologue de formation, éminent spécialiste de l'aire bantoue en Afrique centrale, mais aussi écrivain et cinéaste, convie le lecteur à une véritable démarche interdisciplinaire qui vise, au-delà du slogan de façade, « une histoire totale de la culture humaine » (p. 36). En questionnant le lien entre pouvoir et religion, De Heusch cherche à débusquer la dimension sacrée, vue comme un « système de transformation, structurel et historique » (p. 10), qui innove les formes de gouvernementalités, que celles-ci se jouent dans les sociétés sans écriture ou dans nos États modernes démocratiques.

La thèse de l'auteur est séduisante : toute organisation humaine produit du sacré dans ses fonctions de gouvernement. En s'appuyant d'abord sur des éthologues dont les études sur le comportement des grands singes permettent de mieux comprendre l'organisation de la parenté, et par là le premier point d'articulation entre nature et culture – le second point étant l'usage de la technique, mais De Heusch ne s'y attarde pas –, il s'agit pour l'anthropologue de penser l'émergence des institutions humaines. Celles-ci furent d'abord représentées en Afrique sous les traits d'un souverain-fétiche, qui, transgressant l'ordre de la parenté, renvoie à une figure mythique antérieure au monothéisme. Pour De Heusch, trois types de sacralisation du pouvoir dominent notre histoire. À cette figure du roi sacré succède la royauté d'ordre divin – dont la monarchie française, avec la mise à mort sacrificielle de son dernier souverain, serait le paradigme. Vient ensuite le roi-prêtre, « le détenteur du pouvoir suprême est le maître d'une prêtrise particulière » (p. 20). Cette figure se retrouverait dans l'impérialisme américain moderne – on pense alors à la « guerre sainte » de Georges W. Bush – mais aussi dans les sociétés musulmanes où la loi du prophète fait office de loi civile (ce qui n'est évidemment pas le cas de toutes les sociétés musulmanes). C'est cet invariant anthropologique qui, pour l'auteur, doit être analysé à la fois en termes synchroniques et diachroniques.

Ainsi, au-delà d'une histoire positiviste ou même d'une histoire des mentalités, l'auteur prône une démarche proche de l'anthropologie historique – bien plus que de l'ethnohistoire à laquelle il reproche de ne pas assez séparer le récit du mythe. Il s'agit pour lui d'aborder les systèmes sociaux, de manière à plonger « dans l'univers plus général des ensembles, dans la dialectique de l'événement (visible) et de la structure (difficilement visible) » (p. 29), et cela dans tous les champs historiques, et ce, même si les sociétés évoluent à des « températures » différentes. Il convient donc de faire dialoguer anthropologues et historiens, pour mieux saisir les évolutions des différentes formes d'un pouvoir vu comme un continuum dont l'essence reposerait sur la sacralisation. C'est cette tâche qui domine l'ensemble de la démonstration de l'auteur à propos de la région du bassin du Congo sur plusieurs siècles. En se focalisant ainsi sur les structures mythologisées du pouvoir cependant, De Heusch néglige, position qu'il assume, les déterminants économiques des structures sociales.

La dernière partie de l'ouvrage peut laisser sceptique. Après avoir brièvement examiné différents types de pouvoir sacré (en Égypte, en Iran, en Chine, en Inde), l'auteur en vient à s'interroger sur l'origine et le destin du monothéisme, puis sur la nature des États-nations modernes occidentaux. En choisissant Hobbes plutôt que Rousseau, l'ethnologue semble voir dans ceux-ci une forme de Dieu mortel, un Léviathan, plus qu'un pacte, un contrat social, reposant sur l'assentiment des citoyens. L'horizon démocratique s'en trouverait délégitimé et menacé puisqu'il renferme un soupçon de sacralité, incarné dans l'idée de nation. Mais en se concentrant uniquement sur les institutions et leurs structures mythologisées, et en y voyant un choc des civilisations post-11 septembre, De Heusch semble éluder le rôle des acteurs sociaux. Fondé sur une érudition comparative impressionnante, le pari épistémologique de l'auteur – choisir les structures religieuses comme moteur de l'histoire au dépend des forces de production – inaugure une voie originale pour penser le fondement de nos démocraties. Il relève aussi d'un constat bien pessimiste sur le devenir du pouvoir dans nos sociétés.

Martin Mourre
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada
Et Centre d'études africaines, EHESS, Paris, France